

Festival de Stratford : la fin d'un règne, le début d'un autre

Marianne Ackerman

Number 65, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ackerman, M. (1992). Festival de Stratford : la fin d'un règne, le début d'un autre. *Jeu*, (65), 127–132.

Marianne
Ackerman

Festival de Stratford : la fin d'un règne, le début d'un autre

Il est difficile d'imaginer un théâtre portant un plus grand fardeau, ou doté d'un plus grand potentiel que celui du Festival de Stratford, au Canada. Fondé il y a quarante ans par un journaliste visionnaire avant tout soucieux de préserver sa ville de la banqueroute, le Festival aura attiré en 1992 un demi-million de spectateurs entre le 4 mai et le 9 novembre, avec une saison de douze pièces. Les trois quarts du budget de 23 millions de dollars proviennent de la vente des billets, et quarante pour cent des spectateurs viennent des États-Unis. Cette année, ils avaient le choix entre cinq comédies de Shakespeare, un spectacle musical de Gilbert and Sullivan, une nouvelle œuvre (de Tremblay, mise en scène par Albert Millaire), des pièces de Tchekhov et de Joe Orton, ainsi qu'un *one-woman show* franchement commercial, *Shirley Valentine*, et un *one-man show* intitulé *Wingfield Trilogy*. Ainsi, même si Shakespeare apparaît toujours comme l'attraction principale, le Festival a dû depuis quelques années compter davantage sur les revenus du guichet, au point où il est devenu une salle de jeux pour tous les goûts, à cheval entre l'attraction touristique et le centre d'art.

Au moins sur papier, Stratford fut une réussite, sous la direction de David William. Ce Britannique d'origine, qui signera sa quatrième et dernière saison l'an prochain, a commandé des créations, fait venir des Québécois, monté des pièces canadiennes, et a même affiché des bénéfices en 1991, ce qui a représenté un confortable coussin pour l'année suivante; il y a cependant eu malgré tout un déficit à Stratford en 1992. En engageant William, le conseil a fait appel à un visage familier, qui était déjà venu mettre en scène *Twelfth Night* en 1966, puis qui est revenu monter quinze autres pièces avant de prendre la direction artistique. Respecté, aimable, facile d'approche, William restera dans les mémoires comme l'Anglais que la presse nationaliste s'abstiendra d'attaquer. Sur sept directeurs artistiques, seul Jean Gascon était né au Canada (John Hirsch, né en Hongrie, arriva ici adolescent), et cette politique a toujours été contestée par les observateurs culturels.

William, sachant peut-être que la question du lieu de naissance est délicate, a réagi en engageant quelques jeunes metteurs en scène canadiens et en programmant des pièces canadiennes, auxquelles le public comme les critiques ont bien répondu. Il y a cependant, chez les habitués de Stratford, le sentiment que le Festival s'encroûte, et qu'il ne s'y passe rien d'important, pour ce qui est de développer une voix et une vision authentiquement canadiennes. Ces temps-ci, les deux heures de route à partir de Toronto tiennent plus de la corvée que du pèlerinage. Où est passée la passion? Comment tant d'excellents artistes, entourés de boisés, de grandes œuvres et de superbes installations, ont-ils pu finir par produire des travaux généralement considérés comme ennuyeux par le public jeune et impatient?

Si, le Ciel nous en garde, Stratford se trouvait au Québec, la réponse serait simple : il y a trop de vieux bonzes à la mise en scène. Prenons l'exemple du Théâtre du Nouveau Monde. Cette saison, ce sont



les metteurs en scène, pas les auteurs ou les comédiens qui apparaissent sur l'affiche. Une photo de copains, prise dans la rue, montre la nouvelle directrice artistique, Lorraine Pintel, entourée de René Richard Cyr, Alice Ronfard, Claude Poissant et André Brassard, comme s'ils s'en allaient au bistro, plutôt que comme des élus de l'*establishment*. Ce ne sont pas les noms d'Euripide, de Pirandello, de Marivaux, de Camus et de Dubé qu'on utilise pour vendre des billets. La promesse que fait le T.N.M. à son public est que des œuvres magistrales seront prises en charge par une nouvelle génération, qui recourra à un langage, à une sensibilité, à un style contemporains. Ces voix individuelles fortes sont déjà aguerries par leur expérience dans tous les secteurs du théâtre au Québec. Elles forment une équipe, qui arrive à son heure.

Par contraste, lorsqu'on a annoncé la saison 1993 de Stratford, au mois d'août, on a nommé onze pièces mais pas un seul metteur en scène. Ou bien ceux-ci ne sont pas considérés comme porteurs de nouvelles, ou bien ils n'ont pas encore signé leur contrat. C'est dire que, selon la direction, il suffit d'assurer au public que ces grandes œuvres seront montées; comment et pourquoi, voilà des questions lointaines, ou tout simplement inutiles.

Le meilleur et le pire de la saison 1992 ont donné la preuve d'une politique de neutralité extrême. Pour ma part, j'ai vu une série de spectacles comprenant en reprise des exemples de succès et de fous des saisons passées. Au mieux, le style Stratford offre des lectures claires et intelligentes de grandes pièces, sans qu'une quelconque personnalité vienne faire écran à ce qui se dit. C'est un jeu d'équipe solide, attachant, qui domine, sans rien dans le décor, les costumes, les éclairages ou la musique qui puisse distraire de la pièce. Et quand ce jeu échoue, surtout si Shakespeare en est la victime, assister à un spectacle à Stratford est un peu comme être forcé de regarder un couple copuler sans amour : de beaux costumes ne rachètent guère d'interminables grincements. *The Tempest* montée par David William tombait malheureusement dans cette catégorie, avec Alan Scarfe en Prospero grandiloquent et les pitreries les moins drôles que j'aie vues.

En revanche, le maniérisme de Scarfe a donné un superbe *Uncle Vanya* mis en scène par Joe Dowling, un Dublinois qui a travaillé quelques fois au Centaur. Peut-être parce qu'il est irlandais, Dowling n'a pas du tout été intimidé par Tchekhov. La représentation des personnages était nette et vive, comme si le metteur en scène avait fixé chacun d'entre eux dans les yeux pour en faire de simples êtres humains, après tout. L'histoire se déroulait comme une bousculade vigoureuse d'egos et de cœurs, très drôle mais d'un humour jamais méchant. Le *Vanya* de Dowling nous a rappelé la vertu de l'humilité et de la simplicité au théâtre. Le metteur en scène avait l'avantage de travailler sur la plus petite des trois scènes, au Tom Patterson Theatre : un long espace libre et rectangulaire, qui accueille 600 personnes.

Le *Measure for Measure* de Michael Langham, au Festival Stage, était un des spectacles les plus recommandés de la saison, et avec raison. C'est le genre de travail bien fait, honnête, qui rappelle, s'il en était besoin, que Shakespeare est un grand auteur. Directeur artistique de Stratford de 1956 à 1967, Langham est très respecté dans le milieu théâtral, et ses lectures sont à l'évidence intelligentes et adroites. Je ne crois pas avoir jamais autant compris le texte, tellement les acteurs articulaient avec clarté, même si quelques-uns manquaient de crédibilité dans leur personnage. Emporté par l'intrigue incroyable et la sexualité candide de *Measure for Measure*, le public a répondu avec plaisir aux retournements de la fable.

Pourtant, en fin de compte, les costumes de style edwardien n'ont pas pu occulter une sensibilité et une interprétation qui situaient la pièce dans les années cinquante. On ne sentait pas cette sombre sexualité, qui surgissait ici comme un regrettable accès d'hystérie, pour être esquivée par ceux qui «ont raison», avec une sorte de paternalisme éclairé teintant l'ensemble du spectacle. Langham a

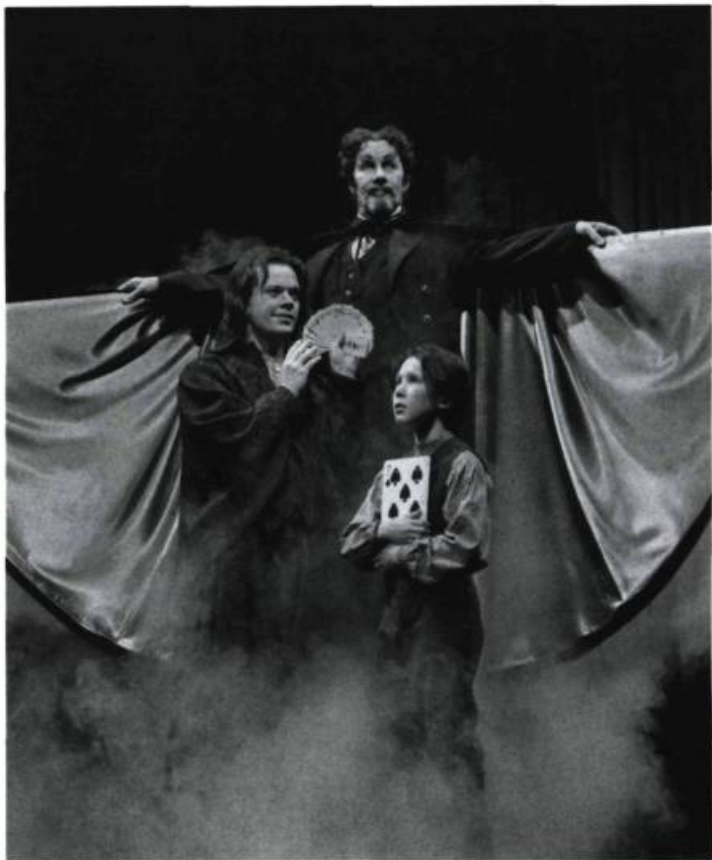
Measure for Measure de Shakespeare, mis en scène par Michael Langham au Festival de Stratford. «[...] les costumes de style edwardien n'ont pas pu occulter une sensibilité et une interprétation qui situaient la pièce dans les années cinquante.» Photo : Cylla von Tiedemann.

donc bien raconté l'histoire, mais sans soulever la moindre pierre pour révéler le côté sombre et gênant du cœur. Ce genre de théâtre — pour reprendre la métaphore — est comme faire l'amour à un ami. N'y a-t-il pas mieux à faire?

Si, de manière générale, les directeurs artistiques évitent de monter des créations, William a mis fin à la tradition en plaçant activement des commandes. L'été dernier, il a programmé une adaptation du roman picaresque *World of Wonders* de Robertson Davies. Il s'agit de la deuxième partie de *The Depford Trilogy*, qui a valu à son auteur une réputation internationale. C'est la saga d'un garçon qui fait une fugue dans un cirque, des gens qu'il rencontre et de ceux qu'il a laissés derrière lui. Bien que *World of Wonders* soit une histoire de meurtre et mystère, la pièce a plus de qualités théâtrales que dramatiques, si bien que la production a échoué dans un fouillis d'intrigues épisodiques et d'effets spéciaux. Pourtant, le metteur en scène torontois Richard Rose a une forte réputation d'originalité et d'innovation, du moins au sein de sa compagnie, *Necessary Angel*. Avec *World of Wonders*, son flair et son audace semblent avoir coulé sous le poids d'un conte qui méritait un traitement romanesque, d'une conception imparfaite autant que d'une réalisation avortée. *World of Wonders* paraissait une pièce importante mais littéraire. On pouvait imaginer des discussions fascinantes sur le texte, mais cela ressemblait trop au genre de four stratfordien typique : une révérence excessive envers les mots, doublée d'un trop faible intérêt pour le mystère et la magie qui les entourent.

Romeo and Juliet, au Festival Stage, était montée par Richard Monette, un Québécois de naissance devenu metteur en scène, qui prendra la direction artistique de Stratford après la prochaine saison. Homme de spectacle à la sensibilité accordée à la comédie, Monette a astucieusement engagé une jeune vedette de télévision, Megan Follows, pour interpréter Juliet. Or, s'il était impossible à celle-ci d'emplir la vaste salle de sa voix minuscule, son jeu d'adolescente contrariée offrait un changement rafraîchissant par rapport au vieux linceul qui recouvre Stratford d'habitude. Elle était une incarnation convaincante de la jeunesse, et les quatre adolescentes qui m'accompagnaient en sont sorties épanouies. Non qu'elles aient versé une larme sur la tragédie, mais leur identification spontanée à Juliet a gravé la représentation dans leur mémoire.

C'est sans doute une erreur d'aller au Festival de Stratford, ces temps-ci, sans être accompagné par quelqu'un qui n'y est encore jamais allé. Les habitués ont tendance à se lamenter sur ce qui pourrait arriver sur la scène et qui d'habitude n'y arrive pas. On sent rarement l'urgence d'une grande énergie et d'une ample vision, ni le genre d'engagement au risque qui justifierait quelques véritables échecs. Peut-être le Festival est-il devenu trop gros et trop populaire pour conserver une mission artistique sérieuse, mais cette année, alors que va changer la direction artistique, la tentation est forte de se



World of Wonders, adaptation du roman de Robertson Davies par Elliott Hayes. «[...] la production a échoué dans un fouillis d'intrigues épisodiques et d'effets spéciaux.»
Photo : David Cooper.

demander si l'institution ne pourrait pas trouver les moyens de faire renaître son côté expérimental.

Comment Richard Monette influencera-t-il le cours de Stratford? Voilà la question qu'il se pose aussi à lui-même ces jours-ci. Nationaliste culturel connu pour son franc-parler, il devrait élargir les voies tracées par William, en poursuivant les tentatives de nous libérer d'un passé colonial. Monette n'est que le second directeur artistique de Stratford né au Canada et, en fait, il est aussi le second né au Québec! Fils d'un père québécois et d'une mère italo-québécoise, il a grandi à Montréal mais a surtout fait carrière à Londres et au Canada anglais, attirant d'abord l'attention en jouant *Hosanna* en anglais. Il a débuté à Stratford en 1973 mais, après avoir beaucoup joué, il dit aujourd'hui que le trac l'a forcé à devenir metteur en scène. Dans une entrevue, il a paru — et on le comprend — un peu dépassé par sa nouvelle tâche, mais absolument convaincu (par son conseil?) de la nécessité d'effacer le déficit de 500 000 \$.

Les autres priorités de Monette sont la création, la promotion de metteurs en scène canadiens et la prise de contact avec le milieu théâtral québécois. L'histoire d'amour Stratford-Québec remonte à de nombreuses années, en fait à la production d'*Henry V* de 1956 dans laquelle des acteurs du T.N.M., Jean-Louis Roux et Jean Gascon, de même que Gratien Gélinas et d'autres sont allés jouer les personnages de la cour française. Les rôles de perdants qu'ils y jouaient ne semblent pas avoir dérangé Gélinas, qui m'a dit qu'il avait tout simplement été ébahi par les ressources techniques et scénographiques du théâtre, et qu'il n'avait pas envie de parler de politique.

Les artistes québécois seront-ils tentés à nouveau par l'art pour l'art? La question est posée. Selon Monette, les portes de sa ville lointaine sont grandes ouvertes. Il cherche actuellement une beauté

Romeo and Juliet, mis en scène par Richard Monette, qui sera en 1993 le nouveau directeur artistique du Festival de Stratford. Sur la photo : Antoni Cimolino, en Romeo, et Megan Follows, en Juliet, dont le «jeu d'adolescente contrariée offrait un changement rafraîchissant par rapport au vieux linceul qui recouvre Stratford d'habitude». Photo : David Cooper.



mature pour incarner Cléopâtre l'an prochain, ainsi que de bons metteurs en scène. Jean Asselin a déjà été invité à diriger un atelier là-bas l'été dernier.

Il ne serait pas surprenant de voir se multiplier les invitations. La prochaine saison met à l'affiche notamment des œuvres de Molière et d'Euripide. La surprise serait de voir une série de productions destinées à arrimer des questions esthétiques posées par la rencontre des deux cultures. Le défi de maîtriser la terrible scène à éperon du Festival Theatre, conçue pour servir le mot seul, pourrait avoir pour effet de stimuler l'imagination et le talent de metteurs en scène québécois, du moins de cette génération de jeunes gens intelligents tellement entichés d'images. Parallèlement, les Canadiens anglais mordus par les mots pourraient gagner à se décontracter un peu en se fiant à leur imagination, et en valorisant leur travail par un désordre personnel plutôt que par de bonnes notes en littérature anglaise.

Or, peut-être la seule pièce vraiment canadienne qui intéresse à la fois anglophones et francophones est-elle l'éternelle fable politique, auquel cas il restera encore à affiner la mission et le potentiel du Festival de Stratford en tant que ressource nationale.

Traduit de l'anglais par **Michel Vaïs**